

EPOPEE, HISTOIRE UNIVERSELLE ET PSYCHOLOGIE

communication au colloque de préparation à l'agrégation de Lettres Modernes sur *La Légende des siècles*, dir. J.-L. Diaz à Paris VII. SEDES / *Romantisme*, actes du colloque de Paris VII sur *La Légende des siècles* (2001).

Hegel, dans la partie de son *Esthétique* consacrée à l'épopée, explique pourquoi l'Histoire universelle se laisse mal saisir par la forme épique¹. L'épopée est en effet une particularisation du général dans la concrétude, et l'Histoire universelle, une conceptualisation du devenir. Alors que le but de l'esprit humain ne saurait s'offrir qu'à la seule pensée, celui de l'action épique est pleinement concret. Il manquerait à l'épopée de l'Histoire universelle un but concret, mais aussi un « arrière-fond et un état du monde précis », et surtout une inscription des faits généraux dans les désirs, les passions, les souffrances, les efforts de héros déterminés, d'individualités concrètes. Bref, l'épopée de l'Histoire universelle ne serait pas épique. Le projet d'une épopée du genre humain est, pour Hegel, aporétique.

Or, aux yeux de Hugo, en ces temps de détresse où partout triomphe la tyrannie, la France, l'Europe, le genre humain ont plus que jamais besoin d'une « épopée humaine » qui donnera à l'Humanité la mesure de sa vraie grandeur, et la conscience de son inscription dans une Histoire qui a un sens, le Progrès. C'est pourquoi il écrit *Les Petites Épopées*. La fragmentation du Grand Récit est la résolution poétique de l'antinomie entre épopée et Histoire universelle. « l'Humanité, considérée comme un grand individu collectif accomplissant d'époque en époque une série d'actes sur la terre » est bien le héros de *La Légende des siècles* comme l'annonce sa préface²; mais cette Histoire universelle se particularise en une série de brèves épopées qui évoquent, dans « un état du monde précis », des individualités particulières, dirigées vers des buts concrets, et qui viennent symboliser les « changement[s] de physionomie de l'Humanité »³. Comment la psychologie mise en forme par l'écriture participe à cette logique de particularisation et de concrétisation du Progrès universel dans et par l'écriture épique, c'est ce que nous allons tenter de déterminer. Pour cela, il faut peut-être rappeler au préalable que Hugo écrit dans un contexte où la psychologie appartient disciplinairement à la métaphysique, et ne dissocie pas l'étude du psychisme de la morale. Par ailleurs, l'Histoire n'est pas non plus séparée de la morale (ce n'est qu'en 1892

¹ *Esthétique*, vol. 4, « La Poésie », III, A, 2, b), p. 123 ; traduction de S. Jankélévitch, Champs/Flammarion, 1979.

² Préface, p. 46.

³ *Ibid.*, p. 45.

que la chaire générale d'Histoire et de morale sera supprimée au Collège de France). Cette association de l'Histoire et de la morale fait alors d'autant moins problème à la discipline historique que ses trois plus hautes figures, Renan, Taine et Fustel de Coulanges, considèrent l'Histoire comme une « science de l'âme », c'est-à-dire, au sens propre, une psychologie⁴. Dans ce contexte, la psychologie, l'étude des phénomènes psychiques et moraux, intéresse tout autant le premier sous-titre de *La Légende des siècles : Histoire*, que le second : *Les Petites Épopées*.

A travers les personnages des *Petites Épopées*, cette « grande figure une et multiple » qu'est l'Homme devient un ensemble d'individualités auxquelles est conférée une psychologie, c'est-à-dire à la fois des caractères, des passions et des émotions. Ces caractères, ces passions et ces émotions ont pour particularité, toute épique, de pouvoir se réaliser sans reste dans l'action. La connexion de l'Histoire universelle et des épopées est garantie par l'extrême simplicité de la psychologie des personnages, extrême simplicité qui en fait des types, non des personnalités idiosyncrasiques. Cette évacuation des idiosyncrasies interdit au Grand Récit du genre humain de s'effondrer dans l'arbitraire des motivations personnelles et de s'enfoncer dans une particularité si marquée qu'elle dissiperait toute possibilité de généralisation. La motivation des actes est rarement psychologique – et quand elle l'est, le trait psychologique motivant est entièrement conditionné par la situation historique et politique. Ainsi Zim-Zizimi demande aux sphinx de chanter parce qu'il s'ennuie, mais cet ennui résulte de la solitude du despote oriental, « Le trône ne pouvant avoir de conviés »⁵. L'Histoire ne prend pas son sens dans l'analyse de la psychologie singulière des personnes qui la font ou la défont. En un temps où l'historiographie développe le portrait et la biographie, qui, affinant les traits psychologiques des hommes historiques, permettent de comprendre leurs actions et les événements que celles-ci ont déclenchés, Hugo choisit au contraire de grossir les traits, de peindre ses personnages au couteau, d'un geste large qui tire l'épopée du XIX^e siècle vers le primitif. Un « nom sanglant » peut suffire à peindre un personnage, Materne le féroce, Gesufal le Cruel⁶. *La Légende* comporte très peu d'éthopées, privilégiant l'esquisse rapide (« Mon père, ce héros au sourire si doux »⁷) qui ne vise pas à faire du personnage une totalité, mais à le rendre concret, mettant ainsi de la chair autour du

⁴ François Hartog, *Le XIX^e siècle et l'histoire – le cas Fustel de Coulanges* ; Presses Universitaires de France, 1988 ; réédition en coll. « Points Seuil », 2001, p. 127.

⁵ VI, 1, p. 270.

⁶ V, 1, 2, p. 180 et IV, 5, p. 161.

⁷ XIII, 1, p. 439.

squelette de l'Histoire et cela sans interrompre le récit de l'action, maintenue au premier plan. Ce primat de l'action fait que, lorsqu'elle se concentre et se systématise, la qualification du personnage préfère à l'éthopée les différentes formes de descriptions narrativisées, l'hypotypose, le portrait-exemplum, la description homérique. Ainsi la description d'Eviradnus intrigue l'hypotypose, qui caractérise au présent ou à l'imparfait le personnage par ses actions habituelles, réitérées dans la durée de sa longue vie, et le portrait-exemplum, type de caractérisation typique de l'hagiographie, qui constitue, à l'aoriste, une action singulière du personnage en signe exemplaire de sa personne :

[...]
 Il défendit Alix comme Diègue Urraca ;
 Il est le fort ami du faible ; il attaqua
 Dans leurs antres les rois du Rhin, et dans leurs bauges
 Les barons effrayants et difformes des Vosges ;
 De tout peuple orphelin il se faisait l'aïeul [.]⁸

La description d'Eviradnus, retarde le commencement du récit mais sans qu'on sorte d'un monde où les êtres sont essentiellement ce qu'ils font. Cette identification de l'être au faire, et de la caractérisation à la narration – spécifique de l'*épos* pour Hegel comme pour Goethe⁹-, se réalise intégralement dans la comparaison homérique. Celle-ci se fonde dans le récit, pour présenter le personnage dans le feu de l'action, par touches successives, qui, à la différence des traits rapides de l'esquisse, forment une image cohérente de l'individu, dans son unité et sa multiplicité. Ainsi de la description d'Aymerillot, qu'on ne peut dissocier de l'action dont il est le héros.

A cette économie énergétique de la description des personnages (tant physique que psychologique d'ailleurs) s'ajoute une autre économie, celle du très petit nombre de caractères psychologiques, de passions et d'émotions qui leur sont attribuées. Le vocabulaire des affects est dans *La Légende* extrêmement rudimentaire : « Or je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux », dit Charlemagne à Naymes¹⁰ ; « Nous avons le cœur gros », dit Onfroy à Ratbert¹¹. Ici, la simplification des émotions fonctionne évidemment comme un indice, lui-même à la fois historique et psychologique, de la rudesse psychologique imputée aux Hommes du

⁸ V, 2, 2, p. 213.

⁹ Confrontant son idylle épique d'*Hermann et Dorothee* à sa conception de l'épopée, Goethe, dans une lettre à Schiller du 23 décembre 1787, remarque que « Les hommes qu'il [son texte] représente n'agissent pas vers l'extérieur mais vivent de l'intérieur. Par cela aussi il s'écarte de l'épopée et se rapproche du drame ». Goethe, *Ecrits sur l'art*, p. 132 ; introduction par T. Todorov, traduction et notes de J.-M. Schaeffer, Garnier-Flammarion, 1996.

¹⁰ IV, 3, p. 136.

¹¹ VII, 2, p. 319.

Moyen Âge – rudesse qui dans *La Légende* est un trait héroïque (les héros « manquent de psychologie », à la différence des rois machiavéliques). Mais le plus souvent la simplification des émotions est assumée par le narrateur lui-même, qu'il mime ou non le récit naïf d'une épopée primitive, ou d'un récit populaire. « Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui ; / Son cheval syrien est triste comme lui »¹² ; « Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul ! »¹³ ; « Aigle, ne maudis pas, au nom des clairs torrents, / Les tristes hommes, fous, aveugles, ignorants »¹⁴. Les émotions sont peu nombreuses dans *La Légende* : joie, tristesse, peur. Les passions se ramassent dans la haine et l'amour. Les vices et les vertus sont à peine déclinés, « les vices » des « méchants » s'opposant aux « vertus » des « bons ». Nous simplifions à peine le recueil en disant que la caractérisation psychologique des personnages combine neuf couples d'attributs antithétiques, subsumés à un couple fondamental, celui de la poétique aristotélicienne : noble et bas. Ces neuf couples sont : courageux / lâche, farouche / servile, chaste / lascif, loyal / déloyal, généreux / envieux, doux / violent, pitoyable / impitoyable, juste / injuste, songeur / réaliste¹⁵. La majorité de ces attributs renvoient à des qualités morales, bonnes ou condamnables, et qui « sont des produits de l'activité consciente » et non pas à ce que Hegel appelle « le côté *naturel* du caractère », côté propre à l'épique – le courage, la lâcheté, et, ici, la douceur et la violence¹⁶. Or précisément, il semble que le texte hugolien invalide cette distinction, qui chez Hegel discrimine le monde épique et le monde dramatique, pour faire des qualités et des défauts moraux des traits de nature. En outre, la restriction des possibles de la caractérisation permet l'articulation entre *La Légende des siècles* et *Les Petites Épopées* : entre l'Histoire du genre humain et celle des personnages dans la mesure où ces qualifications suffisent à dessiner le développement moral (psychologie et éthique confondues) de l'Humanité en conférant à celui-ci la naïveté de traits propre aux épopées naturelles. Ce développement moral ne se laisse pas séparer du devenir politique de l'Humanité, et ces neuf couples d'attributs caractérisent les individus-personnages dans leur appartenance à des groupes paradigmatiques, des « chaînes d'identités », pour reprendre l'expression de Michelet, ou encore des rôles.

Quatre de ces rôles sont biologiques (les êtres de la Nature, la femme, l'enfant, le

¹² IV, 3, p. 135

¹³ XIII, 3, p. 462.

¹⁴ XII, p. 441.

¹⁵ Nous reprenons ici en les modifiant un peu, pour les adapter plus adéquatement à la seule Première Série des catégories appliquées pour l'ensemble des trois *Légende[s]* dans notre *Victor Hugo – La Légende des siècles*, p. 95 et svtes ; Presses Universitaires de France, coll. « Études littéraires », 1995.

¹⁶ Hegel, *op. cit.*, III. A., II, a), p. 11 8.

vieillard), tandis que les quatre autres s'inscrivent dans une perspective théologico-politique. Le premier de ces groupes réunit les prophètes (Moïse, le philosophe, Jésus, Mahomet, Jean, le satyre, le Volcan, l'aigle de Suisse et le « je » qui lui répond, le visionnaire de la fin de « Sultan Mourad », celui de la fin du recueil). Le second, dont le chevalier errant est le modèle, rassemble les lions, les chevaliers, « mon père », les « pauvres gens », l'âne, les hommes de « l'épreuve ». Le troisième groupe est celui des olympiens : despotes, faux dieux, soldats mercenaires, enfants cruels, « Tous les tyrans n'étant qu'un seul despote au fond »¹⁷. Enfin le quatrième relie les « faibles », les écrasés, les exclus : le mendiant idiot, le porc, le crapaud, le « tas » des hommes aplatis sous le tyran. La caractérisation rudimentaire permet, dans une « chaîne d'identité » donnée, de traiter de la même façon les personnages collectifs et les personnages individuels. Les personnages individuels sont en effet maintenus à un haut niveau de généralité, tout en étant concrets – ce sont des types ; l'individualisation ne nécessitant pas l'approfondissement des caractères, les personnages collectifs peuvent être traités comme de « grands individus collectifs », pour plagier la préface. N'étant, encore une fois, jamais idiosyncrasique, une qualification peut ainsi circuler d'un personnage collectif à des personnages singuliers : dans la section des « chevaliers errants », la caractérisation du collectif dans le poème liminaire est homogène à celle des héros des deux autres poèmes, Roland et Eviradnus. La psychologie de *La Légende* ne renvoie jamais à la psychologie des peuples, aux « esprits nationaux » dont les épopées pour Hegel sont les plus hautes émanations¹⁸. Elle n'en est pas moins trans-individuelle. Et la caractérisation élémentaire, ou, comme on voudra, synthétique, permet de rendre lisible l'inscription des personnages dans les groupes paradigmatiques, ou rôles, qui font médiation entre le genre humain et les hommes, auxquels se mêlent « ces êtres différents de l'homme que nous nommons bêtes, choses, nature morte »¹⁹.

Le psychologique en effet ne recoupe pas l'anthropologique. Ce que nous « nomm[ons] chose, objet, nature morte, / Sait, pense, écoute, entend »²⁰ ; l'univers est une échelle des êtres allant du brin d'herbe qu'on foule à « Celui qu'en bégayant nous appelons Esprit, / Bonté,

¹⁷ IX, p. 404.

¹⁸ Le nationalisme est renvoyé au magasin des aberrations du passé dans « Pleine mer » : « L'Adam slave luttait contre l'Adam germain ; / Un genre humain en France, un autre genre humain / En Amérique, un autre à Londres, un autre à Rome ». (XIV, 1, p. 485. Sur la question de la psychologie des peuples, nous nous permettons de renvoyer à notre étude sur *Le Despote oriental des Orientales à La Légende des siècles – 1829-1859*, à paraître fin 2001 dans la collection *Victor Hugo et l'Orient*, dir. F. Laurent, Maisonneuve & Larose.

¹⁹ Préface, p. 49.

²⁰ *Les Contemplations*, VI, 26, p. 504 ; édition de G. Chamarat, Presses Pocket, 1990.

Force, Équité, Perfection, Sagesse »²¹. Aussi la psychologie n'introduit-elle pas de solution de continuité dans l'infini vivant, et l'existence morale déborde les frontières de l'humain pour se diluer en « tout ». Ainsi, la simplification de la psychologie des personnages humains permet de reverser de manière homogène ses qualifications et émotions sur les bêtes :

Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui ;
Son cheval syrien est triste comme lui.
Il pleure ; l'empereur pleure de la souffrance
D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France [...] ²²

Que désigne le pronom « il » dans l'expression « il pleure » ? Charlemagne, ou son cheval : Hugo joue sur l'équivoque des structures anaphoriques pour inscrire dans le même *pathos* l'empereur et la bête. La réduction de l'ensemble des émotions à un très petit nombre d'affects élémentaires permet donc de tisser ensemble dans la même peur, la même joie, la même tristesse, l'Homme et le cheval, ou l'âne et le crapaud, « triste, - hélas ! penché sur un plus triste »²³. A cette dilution des émotions hors des frontières de l'humain s'ajoute l'homogénéité des caractérisations des personnages anthropomorphes et des personnages non anthropomorphes, homogénéité qui permet d'intégrer par exemple le lion d'Androclès dans la série des chevaliers. L'assertion qui vaut pour Eviradnus, « Le moins fier des oiseaux n'est pas l'aigle barbu », vaut évidemment aussi pour l'aigle helvète. La qualification psychologique des personnages use ainsi très souvent de raccourcis en convoquant tout un bestiaire dans lequel se concentre le répertoire des caractères humains. Sigismond est le tigre, Ladislav le chacal²⁴, « Charles fut le vautour, Philippe est le hibou »²⁵. L'utilisation de ce bestiaire tend à estomper la frontière entre humanité et animalité, et à faire de l'animalisation l'instrument même d'une psychologisation des personnages historiques à la fois générale et concrète, s'intégrant ainsi au double niveau de l'Histoire universelle et des *Petites Épopées*.

Et ce n'est pas seulement la limite qui sépare les Hommes des bêtes qui s'estompe, mais plus globalement celle qui sépare le moi du monde, qui n'est pas un non-moi. L'existence psychique et morale, les phénomènes psychologiques n'établissent pas de ligne de démarcation entre les Hommes et la Nature²⁶. Les phénomènes naturels, les choses mêmes

²¹ VI, 3, p. 295.

²² IV, 3, p. 135.

²³ XIII, 2, p. 455.

²⁴ V, 2, 17, p. 264.

²⁵ IX, p. 401.

²⁶ C'est le langage qui fait solution de continuité entre l'Homme et les autres êtres vivants. Voir « Le satyre » (VII, 3, p. 381 et svtes).

semblent habités par les mêmes émotions que les hommes : « On entend, dans sa rauque et vaste inquiétude, / Passer sur le hallier, par l'été rajeuni, / Le vent, onde de l'ombre et flot de l'infini »²⁷, et l'« On dirait que la porte / A peur de remuer tout haut ses deux battants »²⁸. La nature, que nous appelons morte, est vivante, et participe avec l'Homme à la vaste vie psychique de l'infini en devenir :

De l'ombre à la clarté, de la base au sommet,
Une fraternité vénérable germait ;
L'astre était sans orgueil et le ver sans envie ;
On s'adorait d'un bout à l'autre de la vie [.]²⁹

Cette participation a son revers sombre – « Le mont, complice et noir, s'ouvre en gorges désertes »³⁰, pour laisser passage au « torrent de rois »³¹, mais ce revers même anticipe sur l'idylle dans laquelle se dissoudra l'épopée³², la communauté élargie à l'ensemble de ce tout qui « Sait, pense, écoute, entend ». Hugo ne reprend que très rarement dans la Première Série le topos de l'indifférence de la Nature au désastre historique³³. La nature souffre avec l'Humanité, si bien que l'hypallage – « Les champs hagards sont pleins de sombres débandades »³⁴ - ne fait plus figure, signifiant littéralement que « tout est plein d'âmes »³⁵. Les fleurs de la rhétorique n'ornent pas, mais configurent la participation des hommes et de la Nature à la même vie morale :

Le mont regarde un choc hideux de javelines,
Un noir buisson vivant de piques, hérissé,
Comme au pied d'une tour que ceindrait un fossé,
Autour d'un homme, tête altière, âpre, escarpée,
Que protège le cercle immense d'une épée.³⁶

A travers les analogies et l'hypallage, l'écriture produit une confusion des distinctions qui marquent les degrés de l'échelle des êtres, et affirme ainsi l'unité des moi du monde, Homme compris. Le même principe et la même visée sous-tendent la description de l'environnement des héros, métonymie de leur univers historique, synecdoque de leur être, et hypallage,

²⁷ V, 2, 7, p. 229.

²⁸ V, 2, 7, p.230.

²⁹ I, 1, p. 56.

³⁰ V, 1, 2, p. 180.

³¹ IV, 4, 5, p. 163.

³² « La jeune Humanité sous son chapeau de fleurs » prophétisée à la fin du « Régiment du baron Madruce » (XII, 2, p. 443).

³³ Voir V, 2, 6, p. 227 et VII, 1, pp. 308-309.

³⁴ IV, 5, 5, p. 165.

³⁵ *Les Contemplations*, VI, 26, p. 490, éd. cit.

³⁶ V, 1, p. 203.

transfert de leurs efforts, de leurs souffrances et de leurs désirs dans le monde qui les entoure. A moins que ce ne soit l'inverse, et que la vie morale des êtres humains ne soit l'émanation la plus manifeste, parce qu'elle peut passer par le langage, des émotions, des passions, des vices et des vertus qui travaillent l'ensemble du devenir (c'est toute la description de ce personnage qu'est le mont Corbus dans « Eviradnus » qu'il faudrait relire dans cette perspective). Si aucun des personnages de *La Légende des siècles* ne figure une personne, une individualité idiosyncrasique et profonde, tout en revanche est susceptible de personnification. L'un ne va pas sans l'autre : l'individualisation du non-moi fonctionne d'autant mieux que la catégorie de l'individualité ne se confond pas avec celle de personnalité, mais avec celle, spirituelle, d'âme, et celle, éthique, de moi, de conscience. Le monde s'anime, devient le sujet de souffrances et de désirs, si bien que l'on ne sait plus, lorsque le poète de « Pleine mer » s'adresse à la « triste mer »³⁷, s'il faut comprendre que la mer suscite de la tristesse, ou qu'elle en éprouve. En ce sens, *La Légende des siècles* est de part en part un livre religieux, un livre qui relie les âmes du monde dans l'attente « que tout s'affirme et dise : moi »³⁸.

C'est aussi une épopée. Car si les héros sont déliés de leur communauté, de toute façon rendue trop amorphe par le régime in-organique qu'est la tyrannie, en revanche l'unité du monde épique est comme préservée dans les relations qui unissent les personnages au monde naturel. Dans cette perspective, tous les hommes de *La Légende des siècles*, jusqu'à ceux des sections « Maintenant » et « XXème siècle », vivent à l'âge héroïque de l'indivision, comme s'ils n'avaient pas encore rompu, pour reprendre l'expression de Hegel, « les liens vivants qui le[s] rattachent à la nature »³⁹. Et le personnage qui figure dans *La Légende des siècles* le monde des travailleurs du « temps présent », ce n'est pas l'ouvrier, mais le marin, qui travaille sur, contre et avec la mer. Si l'unité entre le héros et la communauté, telle qu'elle est informée par des structures politiques perverses et précisément contre-nature, si cette unité constamment se délie, mêlant la satire et la déploration lyrique à l'épopée, en revanche, l'unité du moi épique et du monde extérieur se maintient dans la Nature, comme réserve des solidarités à venir, qui introduiront « les peuples, marcheurs lourds, / Dans la communion des aigles »⁴⁰.

³⁷ XIV, 1, p. 479.

³⁸ *Dieu*, « Le Seuil du gouffre », « Voix I », p. 588 ; édition de René Journet et Evelyn Blewer ; *OEC*, vol. « Poésie IV », dir. G. Rosa et J. Seebacher, Laffont, 1985.

³⁹ *Op. cit.*, III, A., 2, b), p. 110.

⁴⁰ XIV, 2, p. 509.

Cette solidarité épique des mondes intérieur et extérieur, du moi et de l'univers qui l'environne, s'exprime aussi à travers le traitement de la psychologie des personnages non pas comme profondeur cachée de leur moi intime, mais comme phénomène appartenant au monde de l'extériorité. Participent de cette objectivation de la psychologie la tendance du personnage hugolien à se projeter entièrement à l'extérieur, par les actes (ainsi des héros du « Mariage de Roland »), ou par l'exposition de soi comme d'un autre. Ainsi parle de lui-même Eviradnus, mais aussi Zim-Zizimi et les infants espagnols en « conversation »⁴¹. Le personnage de *La Légende des siècles* ne cache aucune intériorité secrète. S'il a bien une intériorité, celle-ci, lorsqu'elle ne s'épuise pas dans un acte, est presque toujours de l'ordre du spectacle et/ou de la profération. Cette objectivité du moi psychologique ne tient pas seulement au fait que les personnages ont tendance à exprimer à nu leur intériorité, mais au caractère très visuel, très plastique de leur caractérisation. Toute l'angoisse de Caïn se réalise dans l'histoire de sa fuite éperdue, histoire qui intègre une esquisse de « l'homme sombre » dont les traits renvoient aux marques extérieures, visibles, de cette angoisse. Il est « échevelé, livide », « sombre », « sinistre », « muet, pâle et frémissant aux bruits, / Furtif », « lugubre et hagard ». Certains de ces attributs renvoient bien à des sentiments intérieurs, mais ces sentiments ont pour particularité d'être visibles de l'extérieur (être sinistre, furtif, hagard se voit) et ils sont mis sur le même plan que des notations purement visuelles. Ce qui est vrai pour Caïn l'est aussi pour les autres personnages, et ce traitement visuel des phénomènes psychologiques explique en grande partie l'impression de concrétude que suscitent des personnages pourtant essentiellement caractérisés par des attributs génériques, et non des qualités spécifiques. La plus célèbre de ces mises à plat de l'intériorité et de l'extériorité du personnage est sans doute le zeugma qui évoque Booz « Vêtu de probité candide et de lin blanc »⁴². Mais la métaphore peut produire un effet comparable - « L'innocence est sur elle une blancheur de plus »⁴³, de même que l'énumération - « Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés. »⁴⁴. « Tant l'homme est transparent [au paradis ou] à l'enfer qui l'emplit »⁴⁵ :

Le luth lascif s'accouple aux féroces cymbales ;
Le cynique baiser cherche à se prodiguer ;
Il semble qu'on pourrait à peine distinguer

⁴¹ V, 1, 4, p. 185.

⁴² I, 6, p. 86.

⁴³ IX, p. 395.

⁴⁴ IV, 2, p. 127.

⁴⁵ V, 2, p. 253.

De ces hommes les loups, les chiennes de ces femmes ;
 A travers l'ombre, on voit toutes les soifs infâmes,
 Le désir, l'instinct vil, l'ivresse aux cris hagards,
 Flamboyer dans l'étoile horrible des regards.⁴⁶

Tout concourt à la projection dans le monde objectif de l'intériorité des personnages : la dilution de la frontière du moi et du non-moi, les éléments du monde constitués en synecdoques de la psyché, l'expressivité des émotions, et jusqu'à la personnification des passions, des vices et des vertus qui semblent devenir des éléments du monde, indépendant des sujets.

Cependant, sous cette surface plane et transparente qu'est l'intériorité du personnage s'ouvre parfois un gouffre. Cette ouverture ne relève pas d'une psychologie des profondeurs, si l'on entend par là une psychologie qui relie dans un continuum le plus superficiel et le plus profond, où gît ce moi authentique qui permet de comprendre les signes obscurs et brouillés qui l'expriment à la surface de l'être. Dans *La Légende*, le passage de la surface au gouffre est toujours une rupture, un brusque décrochage. Et ce qui est tout à coup visible dans l'abîme entr'aperçu du personnage, ce n'est pas son moi authentique, c'est son âme, mystère prodigieux qui, comme Dieu, résiste à l'analyse. Les deux plans, celui de l'individu à la surface et celui de l'âme dans l'abîme, sont cependant reliés par les deux non-couleurs que sont le noir et le blanc (parfois déclinés en sombre et lumineux) dans la qualification visuelle du moi des personnages et surtout de leurs âmes. Innocente, l'âme est blanche, criminelle, elle est noire, rédimée, elle blanchit⁴⁷. La symbolique est claire et peu originale, si l'on ne s'attache qu'à l'antithèse. Mais le noir et le blanc sont aussi semblables, parce que ces deux couleurs négatives dissipent pareillement les contours pittoresques du monde dans l'éblouissement visionnaire. Ce que symbolise ces couleurs de l'abîme, ce n'est pas le Mal et le Bien, mais leur mystère. Mystère qui est celui de l'Homme, et des hommes, au double plan de *La Légende des siècles* et des *Petites Épopées*.

Trois autres médiations permettent de passer du moi exprimé dans le monde à l'âme abyssale : l'ivresse du sang, le songe, la pitié. L'ivresse du sang est une ouverture à l'abîme des cœurs : la « sombre démence » du duel « enivre » Roland et Olivier⁴⁸ », « Car, dit le satyre, « la rage guerrière est un gouffre d'effroi »⁴⁹, en quoi elle se rapproche du songe. Le

⁴⁶ VII, 3, 10, p. 340.

⁴⁷ A la fin de VI, 3 (p. 300).

⁴⁸ IV, 2, p. 130.

⁴⁹ VIII, 3, p. 383.

songe est une action intérieure visible (on peut ne pas voir que l'Autre pense, on ne peut pas ne pas voir qu'il songe). Il appartient au monde plan du moi intérieur extériorisé. Mais il appartient aussi au gouffre de l'âme, du fait de sa double indéfinition : c'est une pensée obscure et disparaissante comme le mystère, et c'est une pensée sans objet, le verbe « songer » étant toujours pris absolument. « Le beau couple innocent songeait silencieux »⁵⁰, « Ruth songeait et Booz dormait »⁵¹, Mahomet « semblait regarder quelque vision triste / Et songeait »⁵², Philippe II « colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe »⁵³. L'âne et Jeannie unissent le songe à cette autre médiation entre la surface et le gouffre qu'est la pitié. La souffrance du crapaud fait songer l'âne « Dans une profondeur où l'homme ne va pas »⁵⁴. Après avoir pris avec elle les enfants de la morte, Jeannie, « S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime, » est « Eperdue en son souci comme dans un abîme »⁵⁵.

Le songe et la pitié ne sont pas toujours liés : le songe de Philippe II est impitoyable ; le geste de pitié de Mourad est impensé. Non seulement il est impensé, mais il est impensable, rien dans la vie et dans le caractère de Mourad ne le motivant, et même ne le rendant possible. Il est la preuve impossible, le signe prodigieux qu'aucune âme n'est imperdable, « Même le plus sanglant des bourreaux et des maîtres »⁵⁶ pouvant se transfigurer, et voir « blanchir ses ailes noires »⁵⁷. La pitié de Mourad vient de l'abîme. Mais c'est une pitié en acte, un *geste*, tout à la fois décroché de et inscrit dans la surface plane du moi exprimé.

La transfiguration de Mourad ne s'inscrit pas dans l'espace et l'Histoire des mortels, mais dans ceux des morts, « Au delà de la vie, et de l'heure, et de l'âge », au « ciel »⁵⁸. Sur terre, les personnages sont ce qu'ils sont. Figés dans leurs caractères, ils ne sont pas formés par les événements qui marquent leur histoire, ceux-ci étant, pour reprendre l'analyse hégélienne de l'épopée, le lieu de rencontre de leur action, objectivation sans reste de leur vie intérieure, et du monde extérieur. Le portrait-exemplum n'est jamais un récit d'apprentissage. Les personnages n'évoluent pas: ils persistent dans leur être. Rien donc apparemment de plus étranger à *La Légende des siècles* que le projet, formulé par Renan dans *L'Avenir de la*

⁵⁰ I, 1, 6, p. 63.

⁵¹ I, 6, p. 85.

⁵² III, 1, p. 105.

⁵³ IX, p. 398.

⁵⁴ XIII, 2, p. 455.

⁵⁵ XIII, 3, 9, p. 467.

⁵⁶ VI, 3, p. 299.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 300. Pour une analyse plus approfondie des enjeux de cette rédemption de Mourad par la pitié, nous nous permettons de renvoyer encore au *Despote oriental des Orientales* à *La Légende des siècles – 1829-1859*, éd. cit..

⁵⁸ VI, 3, 4, p. 294.

science, d'une « vraie psychologie historique », prenant pour objet l'âme dans sa mobilité, son devenir. La psychologie de *La Légende* est bien cependant une psychologie historique, et si elle n'introduit pas le devenir dans les personnages (mais seulement des discontinuités, des changements abrupts⁵⁹), elle l'introduit entre eux, par évolution des groupes paradigmatiques dans lesquels ils s'inscrivent, nous avons déjà tenté de le montrer ailleurs⁶⁰. Cette évolution à l'intérieur des groupes paradigmatiques, rapproche, à la notion de progrès près, la conception hugolienne de l'Histoire de celle de Paul Veyne dans son *Inventaire des différences*⁶¹. Les paradigmes du despote, du chevalier, de l'exclu, du prophète sont des invariants mis en évidence par la récurrence du petit nombre de leurs attributs, et qui s'offrent à la pensée, au travail de la conceptualisation de l'Histoire, comme des corrélations stables (« Le Roi est le Roi », dira le Cid de la Nouvelle Série⁶²). Ils sont néanmoins susceptibles d'évoluer au cours de leurs individualisations, par modification d'un ou plusieurs attributs, introduisant des différences entre leurs actualisations successives. Le progrès dans *La Légende des siècles*, progrès moral de la conscience, progrès politique du sujet, progrès religieux de l'âme, s'affirme dans l'évolution de l'individualisation des groupes paradigmatiques, qu'on pourrait aussi appeler des emplois, des rôles politiques. Ces rôles politiques sont invariants dans leur fonction, mais variables dans leur individualisation. Cette variabilité tient à ce qu'ils se combinent différemment aux groupes paradigmatiques biologiques que nous avons évoqués : l'être de la nature, la femme, le vieillard, l'enfant. Par exemple, le progrès est lisible dans le fait que la résistance à la tyrannie, à la Mort, et la défense du faible, « rôle » qui est celui du chevalier, s'incarne dans des lions prodigieux⁶³, puis des chevaliers errants, et, enfin, « Maintenant », dans « mon père », les marins, l'âne, « nos » pères révolutionnaires : le courage, la loyauté, la générosité, la pitié sont les mêmes ; tous ils songent, tous ils sauvent. Mais les héros du temps présent ne sont pas farouches⁶⁴, et la violence n'est pas le revers fatal de leur pitié et de leur douceur. Certes, les héros qui achèvent la section « Maintenant », ces « hôtes rugissant dans l'antre liberté », ces « amants du péril que savait retenir / Aux âcres

⁵⁹ Voir par exemple l'évocation des héros dans « Le mariage de Roland » : « Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles, / Beaux, charmants ; - aujourd'hui, sur ce fatal terrain, / C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain » (IV, 2, p. 127).

⁶⁰ Voir *supra*, note 15.

⁶¹ Paul Veyne, *L'Inventaire des différences*, leçon inaugurale au Collège de France, Le Seuil, 1976.

⁶² Titre de la quinzième séquence du « Romancero du Cid » ; Nouvelle Série de *La Légende des siècles*, V, II, 2, 15, p. 272 ; édition de Jean Delabroy, *OEC* citée, vol. « Poésie III ».

⁶³ En I, 4 et en II.

⁶⁴ « Farouche » est dans *La Légende* un trait du personnage marqué comme héros épique ; il est ambivalent, exprimant une liberté fauve, que partagent les rois et les chevaliers.

voluptés de ses baisers farouches / La grande mort, posant son rire sur leurs bouches »⁶⁵, reprennent aux lions et aux chevaliers leur violence fauve, et la terrible familiarité avec la mort que leur donne le courage. Et cependant, une différence apparaît entre l'invariant et son ultime individualisation : les grands héros du salut ne sont plus des animaux royaux, intervenant dans l'Histoire à défaut des Hommes, ni des chevaliers errants, « justes, bons, lugubres, ténébreux », qui défendaient le peuple au nom des valeurs chevaleresques du monde médiéval. Ils sont le peuple même, le peuple révolutionnaire qu'était la génération de « nos pères », dont « nous », la génération de « Maintenant », sommes les héritiers. Les différences qui marquent le progrès d'un paradigme politique, d'individualisation en individualisation, sont ainsi le résultat de deux types d'opération : sa combinaison à un autre paradigme biologique, et son articulation au couple fondamental noble/bas, dans une logique de retournement de la *Poétique* contre Aristote, puisque le progrès se lit dans la bassesse de plus en plus accablante des personnages de haute condition, et dans la noble grandeur auquel accèdent finalement pauvres bêtes et pauvres gens, jusqu'à l'Adam sauvé du XXème siècle.

L'Histoire du genre humain est une tragédie à quatre rôles – les prophètes, les héros, les tyrans et leurs victimes – que leurs attributs psychologiques, restreints en nombre, récurrents et élémentaires, constituent en paradigmes. Ces paradigmes font médiation entre le héros de *La Légende des siècles*, « cette grande figure une et multiple », l'Homme, et les personnages des *Petites Épopées*. Le progrès du genre humain se lit dans le passage d'une actualisation à l'autre, d'une figure à l'autre de ces paradigmes. L'Homme progresse dans l'Histoire universelle en traversant les figures des *Petites Épopées*. Ce qu'il accomplit ainsi, de la chute d'Adam en Caïn à son ascension dans le ciel du XXème siècle, c'est sa *transfiguration*.

La transfiguration du genre humain se particularise à l'intérieur des *Petites Épopées* dans deux personnages, Sultan Mourad et le satyre, et à travers eux se dédouble. La transfiguration du satyre, portée par « Le grand souffle vivant, ce transfigurateur »⁶⁶, est une anticipation de la renaissance du réel et de l'Humanité, dans le rayonnement immanent de « l'âme universelle »⁶⁷. Cette anticipation se réalisera *dans l'Histoire*, au XXème siècle, quand l'Homme jettera « le sac du vieil Adam qui rampe »⁶⁸. Le poète enjoint cependant

⁶⁵ XIII, 4, p. 473 et p. 472.

⁶⁶ VIII, 3, p. 384,

⁶⁷ *Ibid.*, 4, p. 392.

⁶⁸ XIV, 2, p. 499.

l'Homme du vingtième siècle à rester Adam, et à se contenter du « mot : meilleur ! écrit partout ! »⁶⁹. La transfiguration du genre humain dans l'univers historique procède par améliorations progressives (et c'est progressivement que le chèvre-pied se transfigure en titan) : progression d'une figure à l'autre, sans que prenne fin l'Histoire, et sans que l'Homme cesse d'être l'Homme. La transfiguration de Mourad se réalise au contraire abruptement dans et par la mort. Mourad accomplit sa transfiguration alors qu'il n'appartient déjà plus au monde des mortels, mais à l'éternité, « hors des temps ». Il est un transfiguré au sens spirite du terme, une âme en attente de sa réincarnation en un de ces êtres mystérieux, intermédiaires entre l'Homme et Dieu dans l'échelle des êtres. Un transfiguré comme la voix poétique avait cru d'abord en voir un dans l'Homme du vingtième siècle, « un transfiguré qui part et ressuscite, / Qui monte, délivré de la terre, emporté / Sur un char volant fait d'extase et de clarté »⁷⁰, mais dont la fuite extatique avait été finalement récusée au profit d'une transfiguration immanente à l'Homme dans l'Histoire. A la différence de celle du satyre, la transfiguration de Mourad n'anticipe pas sur celle de l'Adam du XXème siècle, mais sur celle du genre humain, quand sonnera « La trompette du jugement », « Hors des temps ». *La Légende des siècles* superpose ainsi deux fables de la transfiguration de l'Homme, ayant chacune un commencement, un milieu et une fin : la transfiguration du genre humain immanente à l'Histoire de l'Humanité commence dans « Le Sacre de la femme », se manifeste dans « Le satyre » et s'inachève au « XXème siècle » ; sa transfiguration hors des temps s'engage dans « La conscience », se réalise au niveau individuel à la fin du premier volume de l'édition originale avec le « Sultan Mourad », et se suspend dans l'attente du « signe de la fin » par un ange plongeant « Du pied dans les enfers, du front dans les étoiles ! »⁷¹. La première de ces fables, du « Sacre de la femme » à « Plein ciel » se détache progressivement du mythe pour entrer dans l'Histoire. La seconde, de « La conscience » à « La trompette du jugement » part symétriquement du monde historique pour aboutir « Hors des temps ». De ce double mouvement du mythe et de l'Histoire résulte *La Légende des siècles*.

La configuration des phénomènes psychologiques (psychiques et moraux) dans les personnages des *Petites Epopées* permet donc d'intégrer dans l'épique l'Histoire universelle, conçue comme un double processus de transfiguration : « L'épanouissement du genre humain

⁶⁹ *Ibid.*, p. 500.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 488.

⁷¹ XV, p. 521.

de siècle en siècle, [...] la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre »⁷² d'une part, et, d'autre part, à l'échelle de l'individu et à celle de l'Humanité, la transfiguration par le jugement divin, à la fois immanent et transcendant. On peut ainsi avancer que *Les Petites Épopées* résolvent poétiquement l'antinomie aporétique entre épopée et Histoire universelle exposée par Hegel, mais à la condition de se rappeler, comme nous y invite Paul Ricoeur, que « résoudre poétiquement les apories, c'[est] moins les dissoudre que les dépouiller de leur effet paralysant, et les rendre productives »⁷³.

Claude Millet (Lille III)

⁷² Préface, p. 50.

⁷³ Paul Ricoeur, *Temps et récit – 3. Le temps raconté*, II, 2, p. 247 ; Le Seuil, coll. « Points », 1985.